

Langues transmises, langues pratiquées : une étude de terrain à partir d'entretiens avec des étudiants berbérophones de Ouargla

Zinab SEDDIKI

Univ. Ziane Achour-Djelfa

Abstract :

This article presents a study on the language practices of Algerian Berber-speaking students. The latter come from a minority linguistic group, in the sense that their language "Tamazight" is used in Algeria by a smaller number of the population than that which uses Arabic (darija). For our survey, which focuses on languages transmitted within the family and those practiced outside the family context, we chose 4 Berber speakers from the Ouargla region, having as their language of origin a variety of Tamazight, Righie in Blidet Amor and Tagargrent in Ksar in Ouargla.

Keywords : Family language policy, language transmission, language practices, minority language, context.

Résumé :

Cet article présente une étude sur les pratiques langagières d'étudiants algériens berbérophones. Ces derniers sont issus d'un groupe linguistique minoritaire, dans le sens où leur langue « le tamazight » est utilisée, en Algérie, par un nombre inférieur de la population au regard de celle qui emploie l'arabe (la darija). Pour notre enquête, qui se focalise sur langues transmises au sein de la famille et celles pratiquées hors contexte familial, nous avons choisi 4 berbérophones de la région d'Ouargla, ayant comme langue d'origine une variété du tamazight, la Righie à Blidet Amor et le tagargrent au Ksar d'Ouargla.

Mots clés : Politique linguistique, transmission des langues, pratiques langagières, langue minoritaire.

1. Introduction

Le paysage algérien se caractérise par la présence de différentes langues (l'arabe et le tamazight avec leurs différentes variétés, le français, etc.). Cependant, même s'il est possible de distinguer les langues en présence par leur appellation, il n'est pas possible de les séparer sur le territoire algérien, puisque ces différents idiomes sont en perpétuel mélange et en perpétuel évolution.

Dans cette étude, nous nous focalisons sur les locuteurs algériens berbérophones ayant pour langue d'origine le tamazight, une langue considérée comme minoritaire mais qui a pu s'imposer grâce aux

multiples revendications portées, essentiellement, par les Kabyles. Notons que le tamazight a été d'abord promulgué au statut de deuxième langue nationale en avril 2002, puis est devenue langue officielle depuis 2016. La transmission des langues au sein des familles kabyles a suscité l'intérêt de plusieurs chercheurs comme Bennacer (2016) qui a réalisé une enquête dans la ville de Béjaia et Sini (2011) dans la ville de Tizi-Ouzou. Tous deux se sont basés sur les dires des parents pour mettre en évidence les pratiques langagières au sein de la famille, conçue comme un « milieu d'échanges linguistiques et culturels d'une grande richesse » (Dabène, 1991 : 292), vis-à-vis des langues à transmettre. En effet, le 1^{er} contact des langues se fait au sein de la cellule familiale.

Dans une étude antérieure portant sur la comparaison des langues en présence entre Blida et Ouargla¹, nous avons découvert une communauté berbérophone dans la région d'Ouargla qui a comme langue d'appartenance le ouargliteggargrent (pratiqué au Ksar d'Ouargla) ou la variante righie (pratiquée dans la région de Oued el Righ). Ces variétés du tamazight sont aussi désignées par nos enquêtés parelhachaniya et chelha. Il nous a paru intéressant de mener une nouvelle investigation auprès de cette communauté afin de tenter de trouver des éléments de réponses à travers les discours d'étudiants aux questions suivantes : Quelle(s) langue(s) entendent-ils dans leur milieu familial ? Quelle(s) langue(s) les parents choisissent-ils pour parler à leurs enfants ? Les enfants conservent-ils le même patrimoine linguistique une fois adultes ?

Il est question d'une part, d'énumérer et d'identifier les fonctions des langues utilisées au sein de la famille constituant le premier lieu de socialisation. Nous essayons de mettre en évidence une éventuelle « politique linguistique familiale » (Deprez 1996), exercée par les parents dans la gestion des langues à la maison, et de distinguer les différents « réseaux de communication » (Ali Bencherif, 2013). D'autre part, nous tentons de déterminer les langues utilisées hors contexte familial.

2. Méthodologie

Il s'agit d'une enquête qualitative, basée sur des entretiens semi directifs, dans lesquels nous faisons appel à l'approche dites « biographies langagières ». Sa spécificité est de mettre en évidence le rapport à la langue ou aux langues des enquêtés, c'est : « L'histoire personnelle par rapport aux langues et aux cultures marquées par des découvertes, des

¹ Seddiki, Z. (2014). Langues en présence dans la vie des étudiants algériens : Étude comparative entre Ouargla et Blida. Thèse de doctorat non publiée. Blida : Université de Blida 2.

abondons, des reprises. Elle sera influencée par l'environnement familial mais aussi culturel (situation de monolinguisme ou de plurilinguisme, langues obligatoires à l'école) et social » (Barbot, 2000 : 116). Les biographies langagières permettent d'identifier ce que disent les sujets à propos des langues en présence dans leur environnement, et de produire des connaissances sur la façon dont se sont construits et ont évolué leurs répertoires linguistiques.

Nos entretiens font objet d'analyse de discours et de contenu. Il s'agit de comprendre un fait social à partir des dires des personnes interrogées : dresser le profil sociolinguistique d'un contexte donné, celui des habitants berbérophones d'Ouargla.

Pour notre étude, nous avons effectué des entretiens avec 4 étudiants berbérophones inscrits à l'université d'Ouargla. Sabah est du Ksar d'Ouargla, connue localement comme "Ksar El Atik" ou la "Casbah". Il s'agit d'une cité composée de trois quartiers abritant chacun une communauté distincte : les Beni Brahim, les Beni Sissine et les Beni Ouagguine. Chaque communauté a sa mosquée locale, son école coranique, ses deux portes et sa djemaa (un lieu de réunion), et à l'extérieur, son cimetière et sa palmeraie² (Les habitants de cette cité sont Zénètes³ berbérophones). Omar est du centre-ville d'Ouargla. Samia et Amine sont de Blidet Amar, un village principalement berbérophone qui se situe dans la région d'Oued el Right. Blidet Amar se trouve à 140 km d'Ouargla. Nous présentons, ci-dessous de brefs portraits de nos 4 enquêtés :

-Samia est étudiante en 1^{ère} année biologie, elle a 21 ans, elle habite à Blidet Amar, ses parents sont berbérophones. Son père est enseignant d'arabe au primaire et sa mère est femme au foyer (niveau terminal).

-Amine est étudiant en 3^{ème} année mathématiques, il a 23 ans, il habite à Blidet Amar, ses parents sont berbérophones. Son père est électricien et sa mère femme au foyer (niveau collège).

² cf travaux de Chaouche et Bouchemal (2015).

³ Les Zénètes sont les fondateurs de plusieurs États berbères, en Afrique du Nord et en Europe. Selon l'historien Ibn Khaldoun, le peuple des Zénatas ou Zénètes (Berbères de la tribu Beni Ouarglis) aurait été le premier à fonder la ville d'Ouargla sous la forme de « villages fortifiés ». Ainsi, Ouargla porterait le nom de cette tribu et les habitants originaires d'Ouargla seraient des Berbères de la tribu des Zénètes, noirs de peau et parlant le Teggargrent, l'une des variétés du tamazight (cf travaux Ibn Khaldoun(1852-1856)).

-Sabah est étudiante en 1^{ère} année biologie, elle a 20 ans, elle habite au Ksar d'Ouargla, ses parents sont berbérophones, son père travaille à la poste et sa mère est femme au foyer (niveau lycée).

-Omar est étudiant en 2^{ème} année chimie, il a 23 ans, il habite à Ouargla, son père est arabophone, il est comptable dans un lycée. Sa mère est berbérophone, elle est femme au foyer (niveau lycée).

Les 4 enquêtés ont préféré que les entretiens soient menés en arabe. Les extraits tirés de leurs discours ont tous été traduits en français. La durée des entretiens se situe entre 20 et 30 minutes. Les principales questions qui ont servies d'amorce aux discussions sont les suivantes :

-Quelles sont les langues avec lesquelles vous avez été en contact depuis votre enfance ?

-Quelles langues parlez-vous avec votre entourage ?

3. Analyse des résultats

Dans ce qui suit, nous allons présenter et analyser nos résultats en deux volets : les langues transmises dans l'enfance au sein de la famille, et les langues pratiquées après l'enfance.

3.1. Les langues utilisées dans l'enfance

Nous allons voir quelles langues parmi celles en présence en Algérie, nos enquêtés déclarent avoir parlé / entendu durant leur enfance, dans leur environnement familial.

3.1.1 La darija, une langue indispensable pour l'insertion scolaire

La darija semble faire partie de chaque foyer des étudiants interrogés. Ils déclarent tous la parler, avant d'aller à l'école. Samia dit que quand elle était petite ses parents lui parlaient deux langues : la darija et la variante righie. Elle explique que si les parents recourent à la darija à la maison, c'est uniquement pour parler avec les enfants parce qu'ils sont obligés de les préparer pour l'école :

Samia : Quand les enfants sont / petits c'est-à-dire / il faut qu'on leur apprenne comme ça avant qu'ils n'entrent le / le / euh / l'école / c'est-à-dire on leur apprend comme ça / on leur apprend l'arabe et on leur apprend aussi righie.

L'usage du modalisateur « il faut » montre à quel point l'acquisition de la darija au côté de la variante righie est primordiale pour la scolarisation des enfants. Il s'agit ici selon les termes de Moore d'une « langue médiatrice d'apprentissage et d'intégration » (2006 : 68).

Dans la même optique, Amine raconte aussi que ses parents font appel à la darija dans l'éducation des enfants :

Amine : On apprend aux enfants la darija pour l'école / pour qu'il n'y ait pas de problèmes à l'école.

La non maîtrise de la darija semblerait engendrer des difficultés à l'école. Cela supposerait que dans la transmission des savoirs, au primaire, la variante righie n'ait pas assez de place même à Blidet Omar qui est un village principalement berbérophone.

Amine explique que les familles berbérophones sont conscientes de l'importance de la maîtrise de la darija, dans la mesure où il la considère comme une langue indispensable permettant une bonne intégration et réussite scolaire :

Amine: Dans le village tous ceux qui sont encore petits parlent arabe ↑ nous maintenant ma petite sœur parle en arabe et elle ne parle jamais chelha / elle comprend et ↑ peut-être qu'elle te répond / mais elle parle en arabe normal.

Amine fait remarquer qu'à une certaine époque, la darija ne faisait pas partie de sa région (Blidet Amar) :

Amine : Avant /c'était la chelha / c'est elle qui dominait à Blidet Omar / c'est rare où tu entendais l'arabe / / avant l'arabe /il y en avait pas beaucoup / maintenant tu entends l'arabe normal / il s'est ajouté au chelha

D'après ce discours, on pourrait comprendre que le taux de scolarité ait augmenté, ce qui expliquerait le recourt à la darija par certaines familles. Cette réflexion rejoint le discours de Sabah sur ses grands-parents. D'après elle, ces derniers ne parlent que righie même avec les petits enfants. On constate qu'entre les deux générations grands-parents /parents, le rapport à la darija n'est pas le même, l'un va dans le sens du « rejet », l'autre dans le sens de l'« adoption ».

Chez Amine, ce ne sont pas les deux parents qui parlent les deux langues (darija / righie) aux enfants. Son père, bien qu'il soit d'origine berbérophone, emploie uniquement la darija à la maison. Sa mère, elle, utilise les deux langues : la darija et la variante righie :

Amine : Mon père est chelhi, mais lui il nous parle l'arabe // et ma mère nous parle en chelha et arabe des fois.

Dans ce foyer, la mère joue le rôle de « la gardienne de la langue » (Leconte 1997 : 120). Quant au père, il parle beaucoup plus la darija car ce dernier a grandi dans un milieu où la darija domine le plus:

Amine : Mon grand-père et ma grand-mère parlent en arabe donc il a été élevé à l'arabe / mais ils comprennent bien chelha / mais ils préfèrent parler arabe.

Amine explique que ses grands-parents habitent dans un quartier à Blidet Amar, où il y a plus d'arabophones que de Berbérophones :

Amine : Mes grands-parents du côté de mon père fréquentent beaucoup / d'Arabes / leurs voisins/// quand on va chez eux / on parle beaucoup arabe et très peu la chelha.

Il est clair que le choix des grands-parents, de pratiquer l'arabe au sein de la famille, est dicté par certains facteurs dont celui de l'environnement linguistique. Dans ce type de famille, qui favorise la langue de l'extérieur, il est évident que les enfants adoptent, plus tard, la même langue des parents dans l'éducation de leurs propres enfants. C'est le cas du père d'Amine.

Lorsqu'il s'agit d'une famille mixte, généralement chacun opte pour la transmission de « sa langue ». C'est ce que nous avons relevé chez Omar, né d'un père arabophone et d'une mère berbérophone. Il déclare que les premières langues acquises au sein de la famille sont la darija et la chelha. Il dit qu'à la maison son père originaire de la tribu de Beni Brahim parle la darija. Quant à sa mère originaire de la tribu de Beni Brahim, elle parle la chelha :

Omar : À Ouargla / il y a comme on dit des tribus / ma mère est de la tribu Beni Brahim ↑ elle se situe dans le ksar d'Ouargla et le ksar d'Ouargla / ils parlent en chelha c'est-à-dire euh / on l'a acquis de ma mère/on la parle parce que ma mère la parle / et mon père est de /ksar al chat/ il ne parle pas en chelha comme on dit / il parle arabe normal / comme on dit moi j'ai appris la chelha de ma mère.

Dans cette famille mixte, deux langues sont utilisées séparément sous le même toit, chaque parent parle sa langue première même lorsqu'ils parlent ensemble. Nous observons que ce couple (père arabophone/mère berbérophone) comprend la langue de l'autre, mais préfère garder son héritage linguistique en ne parlant que sa langue. Chacun des deux parents tente de transmettre sa propre langue aux enfants afin de la conserver.

3.1.2 L'arabe standard, une langue présente dans la petite enfance

Après avoir acquis la /les première(s) langue(s) dans le contexte familial, l'enfant peut être en contact avec une autre langue qui est différente de celle de la maison, et ce, avant d'atteindre les six ans. L'école coranique, la mosquée ou la crèche sont des lieux qui favorisent la transmission de nouvelles langues (l'arabe classique⁴, l'arabe standard⁵ ou le français).

⁴ L'arabe classique est le registre le plus normé de la langue arabe, une «langue surnommée, surévaluée, d'essence divine modèle de la littérature classique et moderne » (Taleb-Ibrahimi, 1997 : 25).

⁵ L'arabe standard est une forme simplifiée de l'arabe classique. Cette langue a évolué

Ainsi, nos enquêtés ont été confrontés à l'arabe classique et l'arabe standard dès leur petite enfance par le biais de la mosquée et/ou de la télévision :

Sabah : Moi et mes sœurs et frères on a étudié le Coran à la mosquée qui se trouve à côté de la maison / on a commencé très tôt / dès qu'on a commencé à parler / vers mes 10 ans / j'avais appris par cœur le Coran.

En effet, l'école coranique est un lieu privilégié chez les gens du Sud. On y envoie les enfants lorsqu'ils commencent à parler pour apprendre d'abord à lire et à écrire, puis à mémoriser les versets coraniques. L'enseignement se fait en arabe classique (la récitation et l'écriture du Coran) et en tegargrent par un cheikh qui, généralement, n'a pas fait d'études supérieures mais a appris tous les versets du Coran :

Sabah : À l'école coranique / notre cheikh nous parlait chelha / et arabe classique / je ne pense pas qu'il parlait arabe / je ne suis pas sûr / mais je ne crois pas.

Rappelons que Sabah habite dans le Ksar d'Ouargla, ce qui explique son hésitation quant à l'usage de la darija par le cheik de l'école coranique.

En plus des écoles coraniques, certains enfants de cette région sont exposés très jeune à l'arabe classique et à l'arabe standard, dans les mosquées les vendredis pour entendre les discours des Imams sur la religion :

Omar : Tous les vendredis mon père m'emmenait à la mosquée pour entendre le discours du Imam // Je ne sais pas si je comprenais / mais en tout cas j'aimais y aller / j'ai commencé à aller très tôt à la mosquée/j'attendais avec impatience le vendredi /

Nous remarquons que les habitants du Sud accordent une très grande importance à l'enseignement de la religion, elle est donc le motif principal de la transmission de l'arabe classique (écrit) et l'arabe standard (oral) dès l'enfance. Nous sommes en présence d'un bilinguisme précoce et passif puisque le contact avec cette langue se fait avant l'âge de six ans. Toutefois, mis à part quelques mots isolés, l'enfant ne le pratiquera pas dans des milieux informels.

Concernant le contact avec la télévision, ce sont les chaînes arabes de différents pays dont la langue de diffusion des programmes est l'arabe

à partir des variétés de l'arabe et des langues étrangères. Le but est d'introduire des allègements, d'enrichir le vocabulaire et de créer de nouveaux mots pour exprimer des besoins nouveaux. Ainsi, dans les discours politiques, on voit par exemple l'usage fréquent de « إستراتيجية/دكتاتورية » (istratijiya / diktaktou:riya) empruntés aux mots français « stratégie/dictature ».

standard et les différentes variétés de l'arabe (égyptien, syrien...), qui l'emportent :

Samia : J'ai commencé très petite à regarder les dessins animés / ma petite sœur par exemple / elle commence déjà à chanter les générique des dessins animés // elle adore toyor al janahet⁶ // elle regarde même des feuilletons avec moi.

L'arabe standard et l'arabe classique ne sont pas utilisés par les familles de nos enquêtés. Par ailleurs, celles-ci font tout pour exposer leurs enfants à ces langues dans le but qu'ils apprennent le Coran. Qu'en est-il du français ?

3.1.3 Le français, une langue presque inexistante dans l'enfance

Le contact avec le français durant l'enfance est presque absent. Aucun enquêté ne déclare la présence du français comme langue de communication des parents. L'usage de la langue française se limite à l'emploi de quelques mots ou de manière occasionnelle :

Amine explique que lorsqu'il était petit, sa sœur et son père l'initiait occasionnellement au français :

Amine : Ma sœur a étudié le français avant moi / c'est-à-dire elle me l'a expliqué un peu / et il y a aussi quand j'étais petit / mon père était en France / de temps en temps quand il venait je lui demandais de m'apprendre des mots.

Le recours au français par l'un des parents, généralement le frère ou la sœur, est lié à l'apprentissage. Autrement dit, lorsque les plus âgés des enfants apprennent le français à l'école, ces derniers ont tendance à réutiliser les mots qu'ils ont appris, à la maison.

Samia a été exposée au français de la même manière qu'Amine, c'est-à-dire que les aînés font acquérir aux plus jeunes ce qu'ils ont acquis du français, sans doute parce qu'ils ont conscience de l'importance du français à l'université :

Samia : Il y a par exemple chez nous // j'ai mon frère qui a fini ses études universitaires / depuis que j'étais petite il aime /comme ça / nous apprendre le français comme ça / il veut nous apprendre / le français / par exemple on fait un dialogue comme ça entre nous.

Sabah raconte que quand elle était petite, elle entendait ses parents parler selon ses termes à « un français cassé ». Elle donne l'exemple de termes isolés comme « télévisiune ».

⁶ Une chaîne satellite destinée aux enfants. Tous les programmes sont présentés en arabe standard.

Lorsque nous lui avons demandé de nous dire comment ce mot se dit en darija ou en righie, celle-ci a hésité un long moment pour au final tenir le discours suivant :

Sabah : euh / je ne sais pas comment on les dit / nous à la maison on a l'habitude d'utiliser frigidaire / télévisionne / mais je sais que ça se prononce pas comme ça.

Cela montre à quel point la situation sociolinguistique algérienne est complexe. Le contact, voire le mélange des différentes langues en présences, a engendré l'effacement des frontières entre celles-ci.

Que se passe-t-il après l'enfance ? Nos étudiants conservent-ils les mêmes langues ? C'est ce que nous allons voir dans les lignes qui suivent.

3.2. Usages des langues après l'enfance : actuellement

C'est au sein de la famille que l'enfant acquiert la première langue qui n'est pas forcément la langue maternelle des parents. L'ambiguïté de la notion « langue maternelle » a, en effet, donné naissance à plusieurs appellations : « langue d'origine », « langue première », « langue de la première socialisation » etc. Dans certains cas, nous observons la pratique de deux ou trois langues par les parents ; celle de la mère, celle du père ou encore celle de l'autre. En plus de la /les langues présentes dans l'environnement familial, l'enfant est au contact d'autres langues par le biais des médias et de l'école. C'est dans ce bain de langues que l'entoure que l'enfant va s'approprier sa propre manière de parler. Or après l'enfance et une fois arrivé à l'université, parlera-t-il les langues transmises par les parents ? C'est ce que nous allons aborder dans ce qui suit.

3.2.1 Le retour à la langue 1^{ère}

Nous avons vu d'après les dires de nos enquêtés que les parents de ces dernières parlent deux langues ; une variante du tamazight et la darija pour préparer les enfants à l'école. Cependant, même si les deux langues ont été apprises en même temps, à l'âge adulte, ces étudiants disent préférer parler leur langue d'origine avec tous ceux qui comprennent cette langue : la famille, les frères et sœurs et les ami(e)s d'origine berbérophone. Il s'avère que l'usage de la darija est limité dans le temps puisque le tamazight prend le relais après la scolarité, il devient la langue de communication entre frères et sœurs après avoir franchi l'étape de la scolarisation. Lorsque nous avons demandé à Samia quelle langue elle parle avec ses frères et sœurs sa réponse était la suivante :

Samia : Ma sœur qui étudie en euh / en première année lycée je parle avec elle en arabe et ↑ ma petite sœur je parle avec elle en arabe / et le

reste / c'est-à-dire ma sœur qui fait médecine et mes frères qui ont terminé leurs études / je parle avec eux en righie.

En effet, il apparaît qu'après avoir franchi l'étape scolaire, la darija n'a plus aucune utilité. La langue première : righie, chelha, hachaniya, comme chacun préfère désigner, devient dès lors la langue des conversations dans le milieu familial. Nous passons ainsi de la darija (langue fonctionnelle) à une variante du tamazight (langue symbolique et identitaire).

Amine explique qu'il parle la darija avec les personnes étrangères, autrement dit étrangère à sa langue "la righie" :

Amine : Righie, je l'utilise par exemple / dans la maison : / tu sais avec ceux qui le comprennent comme ça / ceux qui parlent le même dialecte / par contre si il y a par exemple / une personne étrangère / c'est-à-dire une personne qui ne la comprend pas / je parle la darija.

Il ajoute aussi qu'il parle righie avec sa famille maternelle et la darija avec sa famille paternelle :

Amine : Quand on va chez la famille de mon père/ par exemple / avec mes tantes et mon oncle on parle la darija / ils parlent darija / mais ils comprennent righie // mais du côté de ma mère c'est que righie / ils parlent que righie.

Il semblerait qu'Amine soit plus attaché à la langue de sa mère, probablement parce qu'il a passé plus de temps avec elle, étant donné qu'elle est femme au foyer.

Sabah explique qu'il existe des personnes berbérophones qui sont attachées à leur langue, et n'admettent pas le fait de parler une autre langue que la leur.

Sabah : À Ouargla, il y a ceux qui parlent en arabe et ceux qui parlent en chelha / il y a ceux qui aiment la chelha / c'est-à-dire qu'ils parlent uniquement en chelha quel que soit // surtout là où j'habite à Ksar el chat avec ceux- là / je parle en chelha mais à la maison je parle en arabe :

Il s'agit ici, d'une « politique linguistique du groupe » (Moore, 2006 :79), car il apparaît que les habitants de Ksar sont dans l'obligation de respecter la langue du groupe, sans doute pour protéger leur héritage linguistique. En revanche, à l'intérieur de la cellule familiale, la darija peut être convoquée dans un but scolaire.

3.2.2 L'arabe standard, une langue fonctionnelle à l'université

Pour ce qui est de l'usage de l'arabe standard, c'est dans le contexte universitaire que cette langue est utilisée. Samia affirme y recourir avec le français lorsqu'elle s'adresse à l'enseignant :

Samia : En cours / avec l'enseignant / je m'adresse à lui en arabe classique avec des mots en français / je ne peux pas lui parler que français // tous les autres font pareil.

Mais lorsque nos enquêtés sont hors contexte officiel, ces derniers sont d'accord pour expliquer qu'ils abandonnent l'arabe standard, au profit de la darija, la langue dominante dans le contexte universitaire. C'est ce qu'explique Omar :

Omar : Je parle avec les enseignants l'arabe classique quand je suis dans l'amphi / mais pas dehors / dehors je leur parle en darija normal.

Lors de nos entretiens, nous avons remarqué que nos enquêtés avaient tendance à alterner entre l'arabe standard et la darija. Nous pensons que cela est dû au fait qu'ils se sont sentis dans un cadre plus au moins officiel.

3.2.3 Le français, une langue désirée

Nos enquêtés sont tous d'accord pour dire que le français ne fait pas parti de leur environnement :

Omar : En réalité c'est le problème de la langue / on n'est pas habitué à parler en français / vous savez / dans notre région on ne parle pas français / l'utilisation du français se limite à quelques mots seulement.

Cependant, le français n'est pas une langue détestée mais au contraire désirée, puisque comme le déclare Omar son non utilisation représente un « problème ». Cette nouvelle génération semble, en effet, avoir pris conscience de la valeur fonctionnelle et utilitaire du français dans le monde du travail, c'est selon Omar « la langue de l'avenir ». Les étudiants interrogés expliquent qu'ils essaient d'« apprivoiser » cette langue en faisant appel à différentes techniques :

Samia : J'ai ma sœur qui étudie médecine / des fois on fait un dialogue à la maison comme ça en français / mais on reste un moment et on retourne à l'arabe / parce que on ne peut pas parler un long moment en français / mais on essaye à chaque fois.

Sabah explique qu'avec ses amis, ils essaient d'intégrer du français dans leur discours :

Sabah : On n'utilise pas le français comme langue / on utilise des mots c'est tout // avec mes amis on essaye/ les mots qu'on connaît / mais pour construire des phrases entières ce n'est pas possible / c'est trop difficile / Amine, lui, déclare qu'il s'est inscrit au centre intensif des langues à l'université :

Amine : Je me suis inscrit au cours de français / ici à l'université / pour apprendre le français/ mais le problème c'est qu'il m'arrive souvent de

rater des séances / ma spécialité est trop difficile / je n'arrive plus à avoir du temps libre.

Même si le français ne fait pas partie de l'entourage des étudiants d'Ouargla dans l'enfance, ils tentent quand même de recourir à cette langue, car elle devient non seulement la langue de l'enseignement scientifique et technique du supérieur mais aussi selon Amine « la langue de l'élite ».

Conclusion

Ces quelques témoignages montrent la variété des plurilinguismes existant dans le Sud, et leur complexité. Les parents de nos enquêtés semblent effectuer un choix entre l'une ou l'autre langue (darija / tamazight), souvent en raison de l'intérêt de leurs enfants : entre autre pour favoriser leur intégration scolaire. On voit aussi par ce choix une grande maîtrise linguistique des parents eux-mêmes qui peuvent décider, à leur gré, de parler une langue ou une autre en famille, et d'en changer lorsque leur position ne paraît plus indispensable. Cette capacité à choisir la langue à utiliser, suivant les interlocuteurs et les circonstances, vont bien dans le sens de la théorie de Castellotti et de Moore (2005), par exemple, qui tente à prouver que les locuteurs plurilingues possèdent un répertoire lui-même plurilingue, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas obligés de parler telle ou telle langue, mais qu'ils choisissent librement en fonction des situations de communication où ils se trouvent. Ces plurilinguismes seraient donc davantage une richesse qu'un handicap.

Aussi, le tamazight est la langue qui a plus de place dans les foyers des étudiants interrogés puisque c'est la langue employée une fois avoir franchi l'étape scolaire pour parler avec la famille et tous ceux qui comprennent cette langue. Il apparaît aussi clairement que le français arrive dans leur vie comme L4. Mais, nous avons constaté que nos résultats rejoignent ceux de Boudabia (2011) qui stipule que la nouvelle génération issue du Sud à l'inverse de la précédente (les parents) est plus ouverte à cette langue. En effet, au cours des entretiens menés avec les étudiants d'Ouargla, plusieurs d'entre eux ont manifesté le désir de s'inscrire à des cours en français pour se réconcilier avec une langue qu'ils souhaitent apprendre. Cette évolution des représentations est due probablement au nombre d'étudiants accédant à l'université et qui ne cesse de croître, car le diplôme universitaire est devenu essentiel au niveau du marché de travail.

Bibliographie

- ALI-BENCHERIF, Mohammed-Zakaria (2013). « La transmission du français en milieu familial algérien : modalités et indicateurs », in Chérif SINI (dir.), in *Les langues dans l'espace familial algérien*, Oran, Editions du CRASC, pp. 79-94.
- BARBOT, Marie-José (2000). *Les Auto-apprentissages*, Paris, CLÉ International.
- BENNACER, Mahmoud (2016). « Le discours de quelques parents de la ville de Bejaia sur la transmission familiale des langues aux enfants », in *Revue algérienne des sciences du langage Langues discours et espaces*, n° 2, pp. 22-27.
- BOUDEBIA-BAALA, Afaf (2011). « L'évolution des représentations du français et de son enseignement apprentissage dans le sud algérien : le cas du Souf », in *Cahiers AFLS*, Volume 16 (2).
- CASTELLOTTI, Véronique et MOORE, Danièle (2005). « Politiques linguistiques en classes de langues : présentations et pratiques du plurilinguisme », in *Plurilinguisme et apprentissages*. Mélanges Daniel Coste, Lyon, Éditions ENS, pp. 103-107.
- CHÉRIF, Sini (2011). « Paroles de parents tizi-ouzouèns à propos des langues à faire acquérir à leurs enfants », *Plurilinguisme, politique linguistique et éducation*, Foued Laroussi et Fabien Liénard, *Presses Universitaires de Rouen et du Havre*, pp. 449-464.
- DABÈNE, Louise (1991). « Quelques aspects du rôle de l'environnement familial dans un contexte multilingue », in *Enfance*, tome 45, n°4, pp. 291-295 URL [www.persee.fr/issue/enfan_0013-7545_1991_num_44_4].
- DEPREZ, Christine (1994). « Les enfants bilingues : langues et familles », Paris, Didier-CREDIF.
- IBN KHALDOUN, Abdelrahman (1852-1856). *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, Alger, éd. et trad. partielle par William Mc Guckin de Slane.
- LABOV, William (1976). *Sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit.
- LECONTE, Fabienne (1997). *La famille et les langues. Une étude sociolinguistique de la deuxième génération de l'immigration africaine dans l'agglomération rouennaise*, Paris, l'Harmattan.
- MOORE, Danièle (2006). *Plurilinguismes et école*, Paris, Éditions Didier.
- SEDDIKI, Zinab (2014). *Langues en présence dans la vie des étudiants algériens : Étude comparative entre Ouargla et Blida*, Thèse de doctorat non publiée, Blida : Univ. Blida 2.

TALEB-IBRAHIMI, Khaoula (1997). *Les Algériens et leur(s) langue(s). Éléments pour une approche sociolinguistique de la société algérienne*, Alger, El hikma.